

Le V^e café littéraire *



Philippe Martial nous lit des extraits d'un essai qu'il a consacré à Racine et ses rapports à la religion - *La religion de Racine ou du ciel à la terre*.

Philippe Martial nous plonge dans la cour du Roi Soleil à Versailles et du réseau d'influence très actif qu'avaient tissé les dévots. Sous Louis XIII, les libertins incroyables pullulaient, sous Louis XIV, les dévots les remplacent. Sitôt celui-ci décédé, la régence retrouve les libertins. Cette succession est étrange, les grandes piétés ont-elles été sincères ?

Dans ce contexte historique, l'auteur pose une question quelque peu hérétique : Racine avait-il la Foi ? Racine a été éduqué à l'ombre des maîtres de Port Royal qui lui ont donné une forte instruction religieuse. Pourtant dans *La Thébaïde*, Racine fait dire à Antigone et Jocaste des reproches amers sur l'arbitraire des Dieux païens, reproches qui pourraient parfaitement s'appliquer au Dieu unique de Port Royal.

Ces critiques acerbes visent aussi le pouvoir de droit divin du roi. Pouvoir politique et religieux se confondent. Ainsi dans *Iphigénie*, Racine par la voix d'Achille lutte contre le pouvoir royal et divin d'Agamemnon qui veut sacrifier sa fille, Iphigénie. A la lecture des tragédies de Racine, Philippe Martial met en lumière les critiques du tragédien contre le clergé et ses rapports ambigus avec le pouvoir politique.

Dans une dernière provocation contre le roi, Racine n'a-t-il pas choisi pour sépulture Port Royal ?

Marc Dolivo lit des extraits de deux articles rédigés par Guy de Maupassant, consacrés à Ivan Tourgueniev. Ces articles ont été publiés dans les cahiers de l'association des amis d'Ivan Tourgueniev, Pauline Viardot et Maria Malibran (n°17-18, 1993-1994).

Ivan Tourgueniev a vécu en France de nombreuses années. Il meurt à Bougival en 1883, mais sera enterré à Saint Pétersbourg selon son vœu. Il s'est lié d'amitié avec de nombreux écrivains et poètes Français, au premier rang desquels, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant. La place de Tourgueniev dans la vie et l'œuvre de Maupassant a toujours été importante. Il le considère comme son second maître après Flaubert.

« *Le nom du remarquable écrivain qui vient de mourir restera dans l'avenir parmi les grands noms de l'histoire des lettres* », écrit-il à la mort de Tourgueniev. Il continue : « *Tourgueniev jeune, ardent, libéral, élevé en pleine province, dans la steppe, ayant vu le paysan chez lui dans ses souffrances et ses effroyables labeurs, dans son servage et sa misère, était plein de pitié pour ce travailleur humble et patient, plein d'indignation contre les oppresseurs, plein de haine pour la tyrannie... Le roman, disait-il est la forme la plus récente de l'art littéraire. Il se dégage à peine aujourd'hui des procédés de la féerie qu'il a employé tout d'abord. Il a séduit par un certain charme romanesque, les imaginations naïves. Mais maintenant que le goût s'épure, il faut rejeter tous les moyens inférieurs, simplifier et élever cet art qui est l'art de la vie, qui doit être l'histoire de la vie* ». Définitivement révolutionnaire Tourgueniev !

Claude Hamonet a présenté et lu des extraits de *Le syndrome de Garcin* de Jérôme Garcin (Gallimard 2018).

Jérôme Garcin, écrivain, critique et animateur de l'émission de France Inter, *Le masque et la plume*, n'est pas médecin et pourtant il est issu

d'une famille de médecins et a été marqué par deux grand-pères qui furent en leur temps connus mais qui ont petit à petit sombré dans l'oubli, le neurologue **Raymond Garcin** et le pédopsychiatre **Clément Launay**. A cette époque, bien souvent les jeunes internes brillants épousaient les filles de leurs patrons, créant ainsi des familles de médecins par une endogamie sociale et médicale.

« *Mais si je ne témoigne pas de cette tribu clinique, dont seuls d'obscurs traités et des manuels déshumanisés gardent la trace, qui d'autre le fera ?* », écrit Jérôme Garcin qui se livre avec beaucoup de nostalgie et d'émotion, à une enquête sociologique et psychologique sur une famille de médecins, sa propre famille. Son grand-père paternel d'origine martiniquaise a décrit le syndrome qui donne le titre de ce livre. Il s'agit d'une atteinte unilatérale de l'ensemble des nerfs crâniens, par infiltration néoplasique de la base du crâne. Son grand-père maternel d'origine normande est un pédiatre qui s'est progressivement spécialisé dans la pédopsychiatrie. Ces deux médecins étaient des grands humanistes, convaincus que la base de la médecine est l'amour de son prochain : « *La médecine se doit d'être avant tout humaine. Un savant très intelligent sera brillant, mais sans amour il ne sera qu'un piètre médecin* ».

François Daniel présente et lit des extraits de deux livres :

***Notre langue Française* de Jean-Michel Delacomptée (Fayard, 2018).**

Écrivain et essayiste, Jean-Michel Delacomptée a travaillé pendant vingt ans dans le domaine de la diplomatie culturelle à Paris et à l'étranger (Laos, Japon, Jérusalem). Il a ensuite enseigné la littérature française. Il se livre ici à un plaidoyer bouillonnant et virulent pour la langue Française qui selon lui est menacée d'extinction par la novlangue. Il pourfend avec violence l'écriture inclusive qualifiée de machine à exclure, la littérature de gare promue comme une marque de produit de vaisselle et l'horreur dévastatrice du français.

Pour lui, la langue française a toujours obéi à une double vocation, politique et esthétique. Politique par sa volonté d'égalité vers le haut, esthétique par sa dimension foncièrement littéraire. Il soutient que la progressive rupture du

lien qui unit notre langue à ses origines politique et littéraire va, dans un proche avenir, ruiner son identité, sa vocation. Et que, si nous continuons à la saccager, nous détruirons avec elle non seulement notre idéal républicain et notre culture, mais aussi notre civilisation.

***Le sympathisant de Viet Thanh Nguyen* (Belfond, 2017).**

Viet Thanh Nguyen est né au Vietnam en 1971. Ses parents ont fui leur pays en 1975 au moment de la chute de Saigon pour s'établir aux USA. Il est professeur de littérature à l'université de Californie du Sud. Pendant ses études face au racisme anti-asiatique qu'il attribue au capitalisme, il s'est politiquement radicalisé. Une prise de conscience qui a été le point de départ de ce premier roman qui pourrait être sa propre histoire et qui a reçu le prix *Pulitzer*.

Avril 1975, Saigon est en plein chaos. Un général de l'armée du Sud Vietnam et son capitaine dressent la liste de ceux à qui ils vont délivrer le plus précieux des sésames : une place dans les derniers avions qui décollent encore de la ville. Mais ce que le général ignore, c'est que son capitaine est un agent double au service des communistes.

Arrivé en Californie, tandis que le général et ses compatriotes exilés tentent de recréer un petit bout de Vietnam sous le soleil de L.A., notre homme observe et rend des comptes dans des lettres codées à son meilleur ami resté au pays. Dans ce microcosme où chacun soupçonne l'autre, notre homme lutte pour ne pas dévoiler sa véritable identité, parfois au prix de décisions aux conséquences dramatiques. Et face à cette femme dont il pourrait bien être amoureux, sa loyauté vacille...

On pense bien sûr à Graham Greene ou à John Le Carré en lisant ce roman extrêmement dense et noir mais parfois très drôle.

***Jean-Claude Kervot nous présente et nous montre Bug. Livre 1* d'Enki Bilal (Casterman, 2017).**

Enki Bilal, né en 1951 à Belgrade, est un dessinateur et scénariste de bande dessinée et réalisateur français.

Il s'agit du premier tome d'une trilogie qui continue d'aborder, au travers de la science-fiction ses thèmes favoris, l'homme face au temps et ►

ses rapports à la mémoire. Dans un avenir proche, en une fraction de seconde, le monde numérique disparaît, comme aspiré par une force indicible. Un homme, seul, malgré lui, se retrouve dans une tourmente planétaire.

On retrouve là toute la pâte d'Enki Bilal à la fois dans le scénario et dans le dessin, si particulier fait d'esquisses et de mouvements. ■